

La Nuit du 9

Historique · Pièce à 3 personnages · 2 femmes, 1 au choix · 45 min · Avancé · Dès 12 ans

Berlin-Est, le 9 novembre 1989. La télévision vient d'annoncer qu'on pourra passer à l'Ouest, et Lena, sortie de prison il y a deux ans pour une tentative de fuite, veut traverser cette nuit même. Sa mère, Hanna, refuse de descendre dans la rue. Puis Alex, qui habite la porte en face, sonne avec un sac à la main et un carnet à remettre à Lena avant de partir.

Un appartement au sixième étage de la Karl-Marx-Allee, à Berlin-Est, la nuit du jeudi 9 au vendredi 10 novembre 1989.

Distribution

HANNA (Rôle féminin, Senior) 60 ans, a posé des briques sur cette avenue en 1952 et y habite depuis ; à la retraite depuis mars.

LENA (Rôle féminin, Jeune adulte) 26 ans, sa fille ; travaille dans une blanchisserie depuis sa sortie de prison, en octobre 1987.

ALEX (Sans marque de genre, Adulte) la quarantaine, habite la porte en face sur le même palier ; tient le registre des visiteurs de l'immeuble.

ACTE I : DIX-NEUF HEURES TRENTE

SCÈNE 1

(Une pièce qui sert de salon et de cuisine. Une table, une planche à repasser, un poste de télévision, une radio sur le buffet, une fenêtre sur l'avenue. Hanna est assise, une boîte à couture ouverte devant elle. Elle recoud un bouton sur un manteau. À la télévision, le générique du journal du soir s'achève.)

(Une clé dans la serrure. Lena entre, essoufflée, en veste de travail.)

LENA. Tu as entendu ?

HANNA. Ferme la porte.

LENA. Tu as entendu, oui ou non ?

HANNA. J'entendrai si tu te tais.

(Lena ferme la porte. À la télévision, un présentateur lit un texte. On distingue : « ... les voyages privés à l'étranger peuvent être demandés sans conditions préalables... »)

LENA. C'est ça. C'est ça qu'il a dit.

HANNA. Qui ?

LENA. Dans le métro. Un homme l'avait écouté à six heures, à la conférence. Il le répétait à tout le wagon, debout, avec un papier, il l'avait recopié. Personne ne le croyait. Une femme lui a dit de s'asseoir.

HANNA. Elle avait raison.

LENA. Quelqu'un a demandé au type du Politburo à partir de quand. Il a cherché dans ses papiers. Longtemps. Il a retourné les feuilles. Et il a dit : tout de suite. Sans délai.

HANNA. Il cherchait dans ses papiers.

LENA. Et il a trouvé.

HANNA. Écoute. Ils le relisent.

(À la télévision : « ... les autorisations seront délivrées à bref délai par les services des passeports et de l'enregistrement de la police populaire... »)

HANNA. Tu as entendu ? Les services des passeports. La police. Délivrées. Ça

veut dire un guichet. Un formulaire. Un tampon.

LENA. À bref délai.

HANNA. Demain matin. Les bureaux ouvrent à huit heures. Tu y vas avec ta carte d'identité, tu fais la queue, et dans une semaine, peut-être...

LENA. Avec ma carte d'identité.

(Un temps. Hanna coupe le fil avec les dents.)

HANNA. Tu as mangé, à la cantine ?

LENA. Maman. Je n'ai pas de carte d'identité. J'ai un papier gris plié en quatre, avec un numéro dessus. Le PM 12. Tu crois qu'au guichet ils vont donner un visa au papier gris ?

HANNA. Je crois qu'ils l'ont écrit pour tout le monde.

LENA. Tu crois ça, toi.

HANNA. Je lis ce qui est écrit. Ils ont écrit : demander. On demande, et on attend. On a toujours fait comme ça.

LENA. J'ai demandé à partir, l'an dernier. Une lettre, en deux exemplaires. Ils m'ont convoquée deux fois et ils m'ont dit que mon cas ne se prêtait pas.

HANNA. Ton cas.

LENA. Ce n'était pas mon mot.

HANNA. Demain, je viens avec toi au bureau.

LENA. Toi.

HANNA. Je mets mon bon manteau, on y va à sept heures, avant la queue. Je parlerai, moi. J'ai une carte d'identité, une vraie, une retraite, une médaille du chantier dans le tiroir. Ils écoutent les vieilles dames qui ont des médailles.

LENA. Et tu leur diras quoi ?

HANNA. Que tu es ma fille. Que tu veux voir ta tante à Wedding. Que tu reviendras.

LENA. Tu n'en sais rien, si je reviendrai.

HANNA. Eux non plus. Mais ils aiment qu'on le leur dise.

(Hanna cherche une autre bobine dans la boîte. Lena regarde la boîte, puis la fenêtre.)

HANNA. Ton bouton tenait par un fil. Tu allais le perdre.

LENA. Je me fiche du bouton.

HANNA. Pas moi. Il n'y en a plus, des comme ça. J'ai fait trois magasins pour ceux-là.

LENA. Tu ne ranges jamais rien, dans cette boîte.

HANNA. Tout est là. Je sais où est tout.

(Lena va à la fenêtre, regarde l'avenue.)

LENA. Il n'y a personne en bas.

HANNA. Il fait nuit. Il fait froid. Les gens dînent.

LENA. Samedi, à l'Alexanderplatz, on était cinq cent mille. Je ne voyais pas mes pieds. Personne n'a tiré. Personne n'est venu chercher personne, après.

HANNA. Pas encore.

LENA. Tu n'es même pas descendue voir.

HANNA. J'ai vu à la télévision.

LENA. À la nôtre ?

HANNA. Ils l'ont montré. Pour une fois, ils l'ont montré.

LENA. Ils montrent tout, maintenant. Ils ont tous démissionné mardi, le gouvernement entier, ils l'ont montré aussi. Tu as vu leurs têtes ?

HANNA. J'ai vu qu'ils avaient mis leurs cravates.

(Un temps. Lena enlève sa veste de travail, la jette sur une chaise.)

LENA. Je vais à la Heinrich-Heine-Straße. C'est à vingt minutes à pied.

HANNA. Pour quoi faire ?

LENA. Pour voir.

HANNA. Voir quoi ? Une barrière et deux soldats ? Tu as vu des barrières.

LENA. Si c'est sans délai, c'est ce soir.

HANNA. Ce soir, les bureaux sont fermés.

LENA. Ce n'est pas un bureau, c'est une frontière.

HANNA. Chez nous, une frontière, c'est un bureau. Avec un fusil à côté.

LENA. Tu le dis comme une recette.

HANNA. Je le dis comme c'est. Tu travailles demain à six heures.

LENA. Je trie des draps d'hôpital. Les draps attendront. Ils ont l'habitude, à l'hôpital.

HANNA. Et ton chef ?

LENA. Mon chef m'a dit cet après-midi qu'il réfléchissait à demander le visa pour sa tante à Spandau. Il me l'a dit à moi. Il ne m'a jamais dit bonjour en deux ans.

(Hanna tend le manteau, le bouton recousu.)

HANNA. Essaie.

LENA. Maman.

HANNA. Essaie, que je voie s'il est droit.

(Lena enfille le manteau. Hanna boutonne le bouton du haut, recule d'un pas.)

HANNA. Il est droit.

LENA. Merci.

HANNA. Garde-le, tant que tu l'as sur toi. Tu as froid, tu trembles.

LENA. J'ai couru dans l'escalier. L'ascenseur est encore en panne.

HANNA. Depuis lundi. J'ai prévenu Alex. Alex dit que ça n'avance pas plus vite.

LENA. Alex dit beaucoup de choses.

HANNA. Alex écrit ce qu'on demande d'écrire.

LENA. Oui. C'est bien ce que je dis.

(Hanna se lève pour éteindre la télévision. Lena lui prend la main.)

LENA. Attends. Laisse-la allumée.

HANNA. Ils ont fini.

LENA. Pas l'Ouest.

SCÈNE 2

(Huit heures. Hanna a rangé la boîte à couture. Lena attend debout devant le poste, en manteau. Elle tourne le bouton des chaînes. Une autre image, un autre générique : le journal de l'Ouest. Une voix d'homme annonce que la RDA ouvre sa frontière. Hanna se rassoit.)

LENA. Tu as entendu ?

HANNA. J'ai entendu.

LENA. Eux aussi, ils le disent.

HANNA. Eux, ils disent ce qui leur fait plaisir.

LENA. Pendant vingt ans, tu as dit qu'ils mentaient moins que les nôtres.

HANNA. Je n'ai jamais dit ça.

LENA. Tu baissais le son quand Alex passait sur le palier. C'est pareil.

(À la télévision, on montre la conférence de presse : un homme à lunettes, des feuilles dans les mains. Lena s'approche de l'écran.)

LENA. Regarde. Regarde-le chercher. Il ne sait pas. Il ne sait même pas ce qu'il a dans les mains.

HANNA. Et c'est sur lui que tu comptes ?

LENA. Je ne compte pas sur lui. Je compte sur ce qu'il a dit devant tout le monde. Ça ne se reprend pas.

HANNA. Tout se reprend.

LENA. Pas devant tout le monde.

(Lena va à la porte de sa chambre, disparaît un instant. Hanna regarde l'écran, puis éteint le son. Lena revient avec une carte postale qu'elle glisse dans la poche du manteau.)

HANNA. Tu prends sa carte.

LENA. Je prends l'adresse.

HANNA. Tu la connais par cœur, l'adresse.

LENA. Il y a un plan derrière. Il a dessiné le chemin depuis le métro.

HANNA. Il l'a envoyée il y a un an.

LENA. Quatorze mois.

HANNA. Trois lignes, en quatorze mois.

LENA. Quatre. Il demande si je vais bien. Il dit qu'il livre pour une imprimerie, qu'il a un vélo. Il ne demande rien d'autre.

HANNA. Il a peut-être déménagé.

LENA. Peut-être. Je sonnerai chez les voisins. Là-bas aussi, il y a des voisins.

(Lena ouvre le tiroir du buffet, fouille.)

HANNA. Qu'est-ce que tu cherches ?

LENA. Mon PM 12. Je le laisse toujours là, sous les factures.

HANNA. Il est sûrement dans ta veste.

LENA. Il n'est jamais dans ma veste. Je ne le mets jamais dans la veste de travail, elle va au lavage avec les draps.

(Elle sort du tiroir une poignée de bougies blanches, puis une autre. Elle les pose sur le buffet.)

LENA. Pourquoi il y a autant de bougies, ici ?

HANNA. Pour les coupures.

LENA. Il n'y a pas eu de coupure depuis l'hiver.

HANNA. Il y en aura d'autres.

LENA. Il y en a pour dix hivers. Elles ont toutes brûlé un peu. Toutes.

HANNA. On les rallume. On ne jette pas une bougie parce qu'elle a servi.

(Lena referme le tiroir.)

LENA. Il n'est pas là.

HANNA. Cherche dans ta chambre.

LENA. Je l'ai mis là ce matin. Je l'ai sorti de la veste à six heures moins le quart, je l'ai mis sous les factures, j'ai fermé le tiroir. Je le fais tous les matins depuis deux ans.

(Un temps. Hanna regarde l'écran muet.)

LENA. Maman.

HANNA. Viens t'asseoir.

LENA. Je ne veux pas m'asseoir. Je veux mon papier.

HANNA. Tu vas aller où, avec ton papier ? Il y a deux heures, c'était interdit. Dans deux heures, ce sera peut-être de nouveau interdit. Et toi, avec ton papier gris, tu seras au milieu, entre les deux.

LENA. Je serai au milieu, c'est ça. Pas ici.

HANNA. Ils connaissent ton nom. Ils le connaissent mieux que le mien.

LENA. Viens avec moi.

(Hanna ne répond pas.)

LENA. Viens. Juste voir. On marche jusqu'à la Heinrich-Heine-Straße, on regarde, si c'est fermé on rentre, je te fais un thé.

HANNA. Je ne descends pas.

LENA. Tu as soixante ans depuis mars. Les retraités, ils les laissent passer depuis toujours. Tu aurais pu aller voir l'Ouest dix fois cet été. Tu n'as même pas demandé.

HANNA. Je n'ai personne là-bas.

LENA. Tout à l'heure, j'avais une tante à Wedding.

HANNA. Ma sœur ne m'a jamais invitée. Il faut une invitation.

LENA. Elle t'aurait invitée. Tu ne lui as jamais écrit.

HANNA. Je n'écris pas à l'Ouest.

LENA. Pourquoi ?

HANNA. Parce que les lettres, on les ouvre.

LENA. Et alors ? Qu'est-ce que tu as à cacher, toi ?

(Un temps.)

HANNA. J'ai posé des briques sur cette avenue. J'avais vingt-quatre ans, je portais les seaux, l'hiver on chauffait le mortier sur des braseros. Un jour de juin, tout le chantier est descendu dans la rue. Je suis descendue avec eux. On chantait, on était contents, on était des milliers, comme toi samedi. Le lendemain, il y avait des chars.

LENA. C'était il y a trente-six ans.

HANNA. Et alors ? C'est la même avenue.

LENA. Ce ne sont pas les mêmes chars. Ils n'ont pas bougé samedi. Ils n'ont pas bougé à Leipzig.

HANNA. Pas encore.

LENA. Tu dis toujours pas encore.

HANNA. Parce que c'est toujours pas encore. Jusqu'au jour où c'est maintenant.

(Lena tend la main, paume ouverte.)

LENA. Donne-moi mon papier.

(Un temps. Hanna sort le PM 12 de la poche de son tablier. Elle le regarde, le déplie, le replie, le pose sur la table. Lena le prend.)

LENA. Tu l'avais sur toi.

HANNA. Il traînait sur le buffet.

LENA. Il était sous les factures.

HANNA. Il traînait sous les factures.

LENA. Pourquoi ?

HANNA. Je voulais le ranger.

LENA. Tu ranges toujours mes papiers. Tu ranges tout.

HANNA. Quelqu'un doit le faire.

(Lena met le PM 12 dans la poche intérieure du manteau. Elle va à la porte.)

HANNA. Ton écharpe.

LENA. Je n'ai pas froid.

HANNA. Tu n'as pas froid maintenant.

(Lena revient, prend l'écharpe sur le portemanteau.)

LENA. Si c'est ouvert, je passe.

HANNA. Je sais.

LENA. Je ne te le demande pas. Je te le dis.

HANNA. Tu ne m'as rien demandé depuis deux ans.

LENA. Je viens de te demander de venir.

(Un temps.)

HANNA. Va.

(Lena sort. La porte. Ses pas dans l'escalier, de plus en plus loin. Hanna reste assise. À l'écran muet, des images de la conférence, encore. Elle éteint la télévision. Elle va au buffet, prend une bougie parmi celles que Lena a sorties, la tient un moment. Elle la remet dans le tiroir, avec les autres, et referme.)

ACTE II : VINGT-DEUX HEURES VINGT

SCÈNE 1

(La même pièce. La planche à repasser est dépliée, une pile de linge à côté. Hanna repasse. La radio est allumée, bas. Une voix d'homme, à la radio de l'Ouest, parle de milliers de personnes devant le poste de Bornholmer Straße. Derrière la voix, une foule qui scande.)

(On sonne. Hanna pose le fer. On sonne encore. Elle éteint la radio, va ouvrir. Alex est sur le palier, en manteau, un sac de sport à la main.)

ALEX. Bonsoir, Hanna.

HANNA. Il est dix heures vingt.

ALEX. Il y avait de la lumière sous votre porte.

HANNA. Vous voyez toujours la lumière sous les portes.

ALEX. Lena est là ?

HANNA. Non.

ALEX. Depuis quand ?

HANNA. Pourquoi ?

ALEX. J'ai entendu quelqu'un descendre en courant, vers huit heures. Juste avant que je descende moi aussi.

HANNA. Vous ne dormez donc jamais ?

ALEX. Pas cette nuit. Personne ne dort cette nuit. J'arrive de Bornholmer. Ils sont des milliers devant le pont. Les gens crient : ouvrez la porte.

HANNA. Entrez. Vous faites entrer le froid.

(Alex entre. Hanna ferme. Alex garde le sac à la main.)

HANNA. Vous partez en voyage.

ALEX. Au pont, avant que je reprenne le train, ils ont commencé à en laisser passer quelques-uns. Les plus près des grilles, ceux qui criaient le plus fort. Un garde prend la carte d'identité, il y met un tampon, et il fait signe : allez.

HANNA. Alors c'est vrai.

ALEX. Le tampon, ils le mettent sur la photo. Juste sur le visage.

HANNA. Sur le visage.

ALEX. Un homme à côté de moi l'a vu, sur la carte de quelqu'un qui revenait vers la grille pour appeler sa femme. Il a dit : sur la photo, ça veut dire qu'on te raye. Tu n'es plus d'ici. Tu ne reviens pas.

HANNA. Les gens savent ça ?

ALEX. Ceux qui passent ne regardent pas leur carte. Ils courent.

(Hanna regarde la porte, puis la fenêtre.)

HANNA. Lena voulait aller à la Heinrich-Heine-Straße.

ALEX. À Bornholmer, il y avait des gens qui venaient de la Heinrich-Heine. Fermé, là-bas. Ils venaient de partout.

HANNA. Elle a son papier gris. Avec son papier gris, ils ne la laisseront pas.

ALEX. Ce soir, ils ne regardent pas la couleur des papiers.

(Un temps. Hanna reprend le fer, le repose sans repasser.)

HANNA. Et vous, vous voulez votre tampon.

ALEX. Oui.

HANNA. Sur le visage.

ALEX. Oui.

HANNA. Vous avez toujours vécu ici. Vos parents sont au cimetière de Friedrichsfelde, vous leur portez des bruyères chaque automne. Vous avez un travail. Vos géraniums sur le balcon, les seuls de l'immeuble qui passent l'hiver. Vous tenez le registre de la maison depuis quinze ans. Qu'est-ce qui vous presse tant de ne jamais revenir ?

ALEX. Je voudrais voir Lena avant.

HANNA. Pourquoi ?

ALEX. J'ai quelque chose à lui donner.

HANNA. Donnez-le-moi. Je le lui donnerai.

ALEX. Non.

HANNA. Vous n'avez pas confiance.

ALEX. Ce n'est pas la confiance. Ça doit passer de ma main à la sienne. Pas par une troisième main.

(Hanna tend la main vers le sac. Alex garde le sac serré dans ses bras.)

HANNA. C'est là-dedans.

ALEX. Hanna.

HANNA. Si vous ne vouliez rien me dire, vous n'auriez pas sonné. Vous auriez attendu sur le palier, l'oreille contre la porte. Vous savez très bien attendre sur le palier.

(Un temps.)

ALEX. Le registre. Vous savez ce que c'est. Qui vient dormir chez qui. Le nom, la date, le nombre de nuits. La police le regarde une fois par an, et c'est tout.

HANNA. Je sais ce que c'est. Je signe dedans chaque fois que ma cousine vient de Cottbus.

ALEX. Il y avait un deuxième registre.

HANNA. Je sais.

ALEX. Vous ne savez pas.

HANNA. Un carnet noir avec un élastique. Vous le gardez dans la poche gauche de votre manteau. Un soir, sur le palier, vous écriviez dedans, et la minuterie s'est éteinte. Vous avez fini votre ligne dans le noir.

ALEX. Ça ne veut rien dire, un carnet.

HANNA. Non. Mais un jour, un homme m'a dit à quelle heure Tobias montait chez nous le soir. À la minute près. Il savait aussi que Tobias portait des chaussures de l'Ouest. Il n'y avait qu'une porte sur ce palier qui pouvait savoir ça.

ALEX. Quel jour ?

HANNA. En 1986.

ALEX. Après l'arrestation.

HANNA. En 1986.

(Un temps. Alex pose le sac sur une chaise, l'ouvre, en sort un carnet noir tenu par un élastique.)

ALEX. En 1979, ils ont trouvé chez moi des disques, des livres, et une liste de noms pour une lettre au journal. Ils m'ont donné le choix entre une chose et une autre. J'ai choisi l'autre. Un rendez-vous par mois, dans un appartement de la Frankfurter Allee, un homme poli qui servait du café. Je racontais l'immeuble. Qui reçoit. Qui écoute la radio de l'Ouest. Qui a des chaussures neuves. Je me disais : ils le savent déjà. Je me disais : si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un de pire. Et je recopiais tout dans ce carnet, le soir. Pour savoir exactement ce que j'avais donné. Pour ne pas en donner plus.

HANNA. Et vous avez donné Lena.

ALEX. Ils vont ouvrir les armoires, Hanna. Ce soir la frontière, et après, les armoires. Ce qu'on a écrit, quelqu'un va le lire. Je ne veux pas que Lena le lise dans un bureau, avec mon nom en haut de la page. Je veux qu'elle le lise ce soir, de ma main.

HANNA. Et après, vous passez le pont, et vous n'êtes plus là pour voir sa tête.

ALEX. Oui.

HANNA. C'est commode.

ALEX. Rien n'est commode, cette nuit.

HANNA. Qu'est-ce qu'il y a, sur moi ?

ALEX. Ce que j'ai vu.

HANNA. Lisez-m'en une.

(Alex ouvre le carnet au hasard, lit.)

ALEX. « 12 avril 1984. H. chante en repassant, fenêtre ouverte. Une chanson d'avant la guerre, jusqu'au bout. »

HANNA. C'est tout ?

ALEX. Ce jour-là, oui.

HANNA. Et les autres jours ?

(Alex referme le carnet.)

ALEX. Les autres jours, c'est Lena qui les lira d'abord.

HANNA. Je ne chante plus en repassant.

ALEX. Je sais. Depuis mars 1986.

(Une clé dans la serrure. Hanna et Alex se tournent vers la porte. Alex garde le carnet à la main.)

SCÈNE 2

(Lena entre, en manteau et en écharpe, les joues rouges. Elle voit Alex et s'arrête.)

LENA. Qu'est-ce que tu fais ici ?

ALEX. Je t'attendais.

LENA. Pourquoi tu ouvres à Alex ?

HANNA. On a sonné. J'ai ouvert.

LENA. Tu n'ouvres jamais après neuf heures.

HANNA. Tu es revenue.

LENA. Je suis revenue.

HANNA. C'était fermé.

LENA. La Heinrich-Heine, oui. Deux soldats qui avaient l'âge d'être à l'école, ils nous ont dit de revenir demain avec un visa. Un homme a crié qu'à Bornholmer, ça passait. On a couru au S-Bahn, à trente, à quarante, on a marché depuis la Schönhauser Allee. Il y avait du monde jusque sur la chaussée, entre les Trabant arrêtées, moteur allumé. Des gens en pantoufles, Maman. Un homme en pyjama sous son manteau.

(Elle va à la télévision, l'allume, baisse le son.)

HANNA. Et toi ?

LENA. J'étais à vingt mètres de la grille. Il y avait un couple devant moi. Ils voulaient juste voir. Ils avaient laissé leurs enfants qui dormaient, ils me l'ont dit dans la foule, ils m'ont montré la clé de chez eux. Le garde a pris leurs cartes, il a tamponné quelque chose, je ne voyais pas quoi. Derrière moi, quelqu'un a dit : ceux-là, ils ne rentrent plus. La femme a demandé : on pourra rentrer, après ? Le garde n'a pas répondu. Il a regardé ses chaussures. Et ils sont passés. Ils marchaient sur le pont en se retournant. Elle tenait la clé à la main.

(Un temps.)

LENA. Alors j'ai fait demi-tour. Je suis revenue te chercher.

HANNA. Me chercher.

LENA. Si c'est pour toujours, tu viens. Je ne passe pas sans toi pour ne plus jamais revenir. Pas deux fois.

HANNA. Lena.

LENA. Tu prends ton manteau, un sac, les photos de papa, ton livret de retraite. Le reste, on le laisse. Le reste, c'est à eux.

HANNA. Je ne descends pas.

LENA. Alors je ne passe pas.

HANNA. Ne dis pas ça.

LENA. Je reste ici, je trie des draps, je monte cet escalier, je passe devant la porte d'en face. Toute ma vie.

(Elle se tourne vers Alex.)

LENA. Tu pars, toi ? Tu as fait ton sac ?

ALEX. Oui.

LENA. Qui va tenir le registre ?

ALEX. Quelqu'un d'autre.

LENA. Il y a toujours quelqu'un d'autre. Et tu veux le tampon, toi aussi ?

ALEX. Oui.

LENA. Pour une fois, ton nom sera sur la bonne liste.

ALEX. Avant de partir, je voudrais que tu lises ça.

(Alex tend le carnet. Lena ne le prend pas.)

LENA. Je ne prends rien de ta main.

ALEX. Tu ne prends rien. Tu lis. Après, tu le jettes par la fenêtre si tu veux.

LENA. Qu'est-ce que c'est ?

ALEX. Ce que j'ai raconté sur cet étage. Sur toi, sur Tobias, sur ta mère. Depuis 1979. Chaque rendez-vous. Je recopiais tout.

(Un temps.)

LENA. Je le savais.

ALEX. Oui.

LENA. Trois ans que je le sais. Trois ans que je monte en regardant ta porte. Quand je passais, le judas devenait noir. Je comptais les secondes jusqu'à ce qu'il redevienne clair.

ALEX. Lis.

(Lena prend le carnet, enlève l'élastique. Elle feuillette, s'arrête, lit.)

LENA. « 14 janvier 1986. T. monte au sixième à 21 h 10. Ne redescend pas. Chaussures de l'Ouest, marron, lacets neufs. » Lacets neufs.

ALEX. Ils voulaient des détails. Un détail, c'était un rendez-vous de plus sans qu'ils me demandent autre chose.

LENA. « 1er février. L. et T. sortent à 7 h avec un sac de sport. Rentrent à 19 h, cheveux mouillés. » Cheveux mouillés.

ALEX. Je ne savais pas pourquoi.

LENA. On allait nager. Tous les samedis, en février. Une heure de longueurs, puis une heure à rester dans l'eau froide des douches, sans bouger, pour s'habituer. Tu as vu nos cheveux mouillés, et tu l'as écrit.

ALEX. J'ai écrit cheveux mouillés. Je n'ai jamais écrit pourquoi. Je n'ai jamais su pourquoi. Ils ne me disaient rien, à moi. Lis jusqu'au bout, Lena. Il n'y a rien. Pas un mot sur la fuite. Ni le jour, ni l'endroit, ni l'eau. Je ne savais pas.

LENA. Tu mens.

ALEX. Lis.

(Lena tourne les pages. Elle s'arrête.)

LENA. « 3 mars. H. sort seule à 22 h. Pas de sac. Ramenée à 0 h 40 par une voiture grise. Un homme lui ouvre la portière. Elle ne lui serre pas la main. »

(Un temps. Lena relit la ligne, des yeux.)

LENA. Le 3 mars.

ALEX. Je ne sais pas ce que ça veut dire. J'ai écrit ce que je voyais par la fenêtre de l'escalier. C'est tout ce que j'ai jamais fait.

LENA. « 5 mars. 5 h 30. Trois hommes montent. Redescendent à 6 h 05 avec L. et T. » Le 5 mars.

(Elle lève les yeux vers Hanna.)

LENA. Tu ne sors jamais le soir.

HANNA. Non.

LENA. Tu n'es jamais sortie le soir. Pas une fois depuis que je suis née.

HANNA. Une fois.

LENA. Où tu étais ?

HANNA. Alex, laissez-nous.

(Alex ne bouge pas.)

LENA. Une voiture grise. Un homme qui t'ouvre la portière. Où tu étais, le 3 mars ?

(Un temps.)

HANNA. C'est moi.

LENA. Quoi, toi.

HANNA. Le 3 mars, à dix heures du soir, je suis allée au commissariat. J'ai demandé à parler à quelqu'un. Ils m'ont fait attendre sur un banc. Un homme est arrivé, sans uniforme. Je lui ai dit le jour et l'endroit.

(Lena ne bouge plus. Le carnet est ouvert dans sa main. Alex referme son

sac, lentement, le regard sur Hanna.)

(À la télévision, que personne ne regarde, un présentateur de l'Ouest dit que cette nuit les portes du Mur sont grandes ouvertes.)

ACTE III : VINGT-TROIS HEURES QUARANTE-CINQ

SCÈNE 1

(La même pièce. La télévision est éteinte. Le sac d'Alex n'est plus là. Lena est assise à la table, en manteau. Devant elle, le carnet fermé, une tasse de thé pleine et un grand sac en plastique, plein, noué par les anses. Hanna est debout près du buffet. Dehors, de temps en temps, un klaxon.)

HANNA. Ton thé refroidit.

LENA. J'ai fait mon sac.

HANNA. Je vois.

LENA. Le sac de Hoheneck. Ils me l'ont donné à la sortie, avec mes affaires dedans. Il tient encore.

HANNA. Ils font des sacs solides.

LENA. Je retourne à Bornholmer. Je donne mon papier gris, ils mettent leur tampon, et je ne reviens pas. Cette fois, je le veux, le tampon. Comme Alex.

HANNA. Qu'est-ce que tu attends ?

LENA. Que tu me dises pourquoi.

(Un temps.)

HANNA. Tu avais mis une lettre dans la boîte à couture. Sous les bobines. Tu l'avais pliée en quatre, comme ton papier gris. Sur l'enveloppe, tu avais écrit : à ouvrir après.

LENA. Après.

HANNA. Après le 6. Tu pensais que je ne recoudrais rien avant une semaine. Le lundi, Tobias a marché sur l'ourlet de son pantalon dans l'escalier. Il me l'a laissé à reprendre. J'ai cherché du fil gris.

LENA. Tu l'as ouverte.

HANNA. C'était mon nom, sur l'enveloppe.

LENA. Il y avait écrit après.

HANNA. Je sais ce qu'il y avait écrit.

LENA. Le 5 au matin, ils ont tout fouillé. Les matelas, les tiroirs, ta boîte renversée sur le tapis. J'ai cru qu'ils l'avaient trouvée là. Et le jour, l'endroit, j'ai cru qu'Alex nous avait entendus, Tobias et moi, un soir où on en parlait dans l'escalier. Trois ans que je le crois.

HANNA. Et la boîte ?

LENA. Depuis que je suis rentrée, je ne l'ai pas rouverte. Pas une fois. Je ne voulais pas savoir si la lettre y était encore.

HANNA. Le 5, elle était dans la poche de mon tablier.

(Un temps.)

HANNA. J'ai lu : le canal, à Treptow. La nuit du 6. Tobias passe devant, il nage mieux. Ne t'inquiète pas, l'eau n'est pas si froide quand on bouge. Maman, je t'écirai de l'autre côté.

LENA. Tu la connais par cœur.

HANNA. En mars, l'eau est à quatre degrés. J'ai demandé à la piscine, l'après-midi même, à la caissière. Je lui ai dit que c'était pour un mot croisé. Quatre degrés. Et les projecteurs. Et les chiens sur la rive. Et ceux qui tirent, qui ont dix-neuf ans, et qui ont une prime quand ils touchent. Tobias nage bien. Toi, tu nages comme moi. Tu fais dix longueurs et tu t'accroches au bord.

LENA. Je m'étais entraînée.

HANNA. Trois samedis.

LENA. Cinq.

HANNA. Cinq samedis dans l'eau des douches.

(Un temps.)

HANNA. J'ai mis mon manteau. J'ai marché jusqu'au commissariat. Je me disais : je vais leur dire qu'on prépare une bêtise, ils vont les appeler, leur faire peur, et le 6 il n'y aura rien. L'homme sans uniforme m'a écoutée. Il a été poli. Il m'a dit : nous allons les convoquer. Une convocation, un avertissement. Ils sont jeunes. Il me l'a répété dans la voiture, en me ramenant. Convocation. Il a dit le mot trois fois.

LENA. Et tu l'as cru.

HANNA. Je voulais le croire. C'est pareil.

LENA. Ce n'est pas pareil.

HANNA. Le 5, à cinq heures et demie, on a sonné. J'ai pensé : c'est la convocation, ils viennent la porter eux-mêmes, à cause de l'heure, pour que ça fasse peur. J'ai ouvert. J'ai même mis de l'eau à chauffer pour le café.

LENA. Et Tobias ?

HANNA. Quoi, Tobias ?

LENA. Tu leur as donné le jour et l'endroit. Il y était aussi, dans le jour et l'endroit.

HANNA. Je n'ai pensé qu'à toi.

LENA. Pendant les interrogatoires, avant que l'Ouest le rachète, ils lui ont dit que c'était moi. Que j'avais tout raconté, pour avoir moins. Ils lui ont montré ma signature au bas d'une feuille.

HANNA. Ta signature.

LENA. Tout le monde signe des feuilles, là-bas. On signe pour avoir le droit de dormir. Quatre lignes en quatorze mois, Maman. C'est pour ça. Il croit que c'est moi.

HANNA. Dis-lui que c'est moi.

LENA. Ce soir ?

HANNA. Ce soir. Dis-lui le banc, l'heure, la voiture grise. Dis-lui que j'ai mis de l'eau à chauffer.

(Lena ne répond pas. Elle se lève, va à la fenêtre, le dos tourné.)

LENA. Tu sais ce qu'il y a, à Hohenschönhausen ? Dans les cellules ?

HANNA. Non.

LENA. Rien. Un lit, un seau, une fenêtre en briques de verre. On ne voit pas le ciel. On dort sur le dos, les mains sur la couverture, sinon ils frappent à la porte. Toutes les dix minutes, le judas. Toute la nuit. Six mois. Ensuite Hoheneck, un château avec des barreaux. On cousait des draps. Des draps pour l'Ouest, pour un catalogue. Je cousais des draps que des gens de Hambourg allaient acheter pour dormir dedans.

HANNA. Je ne savais pas où tu étais. Pendant trois mois, personne n'a voulu me dire où tu étais.

LENA. Personne ne savait rien. Tout le monde savait tout, et personne ne savait rien.

(Un temps. Elle revient à la table, ouvre le carnet, tourne des pages, plus loin que la ligne du 3 mars.)

LENA. « 6 mars. Bougie à la fenêtre de H., 22 h. » « 7 mars. Bougie. » « 8 mars. Bougie. »

(Elle tourne plusieurs pages.)

LENA. Bougie. Bougie. Bougie. Il n'y a que ça. Des pages. Juin. Décembre. « 24 décembre. Bougie. Deux. » Mars, l'année d'après : bougie. « 17 octobre 1987. L. rentre à 15 h, avec un sac en plastique. Pas de bougie. »

(Elle ferme le carnet.)

LENA. C'est pour ça, le tiroir.

HANNA. Tu étais quelque part dans le noir. Je me disais : si elle est dans le noir, il y a au moins cette lumière-là. Même si elle ne la voit pas. C'est idiot.

LENA. À Hohenschönhausen, il n'y avait jamais de noir. C'est ça qu'ils font. La lumière reste allumée, et le judas s'ouvre toute la nuit. Six mois, je n'ai pas vu le noir une seule fois. À Hoheneck, le noir, c'était la punition. Une cellule à la cave, sans fenêtre, sans lit. Trois jours, pour avoir répondu à une gardienne.

HANNA. Je ne savais pas.

LENA. Non.

(Un temps. Hanna va à la boîte à couture, soulève les bobines, sort une enveloppe pliée. Elle la pose sur la table devant Lena.)

LENA. Tu l'as gardée.

HANNA. Où tu voulais que je la mette ?

LENA. Dans un tiroir de commissariat. Ils l'ont, maintenant, ou ils ne l'ont pas ?

HANNA. L'homme l'a lue. Il me l'a rendue. Il a dit : gardez-la, madame, c'est votre fille qui l'a écrite.

LENA. Il t'a fait signer quelque chose.

HANNA. Une feuille. Je ne l'ai pas lue.

LENA. Quand ils ouvriront les armoires, je la lirai, moi.

HANNA. Tu la liras.

LENA. Pourquoi tu n'as rien dit, quand je suis rentrée ? Deux ans. Deux ans à table en face de moi.

HANNA. Tu as ouvert la porte avec ta clé. Tu as posé ton sac en plastique. Tu as dit : j'ai faim. J'ai fait à manger. Le lendemain, c'était trop tard d'un jour. Et le jour d'après, de deux jours. On ne rattrape pas ça. On se lève, on fait le café, on recoud les boutons.

(Lena prend l'enveloppe, ne l'ouvre pas, la met dans la poche de son manteau. Dehors, des klaxons, plus nombreux. Lena allume la radio. Une voix d'homme parle vite : à Bornholmer Straße, la barrière est levée, les gardes ont renoncé, les gens passent sans montrer de papiers. Derrière la voix, des cris, des rires.)

LENA. Écoute.

(À la radio, la voix dit que certains reviennent déjà sur leurs pas, et qu'on les laisse rentrer.)

LENA. Ils reviennent.

HANNA. Ils reviennent.

LENA. Ils ne tamponnent plus rien. On va voir, et on rentre dormir.

(Lena regarde le sac en plastique sur la table. Elles écoutent. On frappe à la porte, trois petits coups.)

SCÈNE 2

(Hanna va ouvrir. Alex est sur le palier, le sac de sport à la main, le manteau ouvert.)

ALEX. Vous avez entendu ?

HANNA. On écoute.

ALEX. Ils ont levé la barrière. Ils ne regardent plus rien. Ni les cartes ni les visages. Des gens passent avec leur chien. Il y a une femme qui pousse un landau, à cette heure-ci. En bas, on dit que les premiers sont déjà revenus : ils ont bu un café de l'autre côté, ils rentrent se coucher.

LENA. Entre.

(Alex entre. Un temps. Personne ne s'assoit.)

ALEX. Tout à l'heure, après « C'est moi », je n'ai pas pu prendre le pont. J'ai posé le sac dans mon entrée et j'ai attendu derrière ma porte. Une heure. Le carnet était chez vous, et vous deux, avec ça, de l'autre côté du palier. J'écoutais si quelqu'un descendait. Personne. Quand la radio a dit qu'ils levaient la barrière, j'ai repris le sac. J'ai descendu les six étages. Dans la rue, les gens marchent vers l'Alexanderplatz au milieu de la chaussée. Des Trabant klaxonnent, les vitres baissées, on leur tape sur le toit. Une fille m'a donné une gorgée de mousseux, au goulot. J'avais le sac à la main. J'ai remonté les six étages.

LENA. Pourquoi ?

ALEX. Il n'y a plus de tampon. Tu comprends ? J'avais fait mon sac pour ne jamais revenir. Et maintenant tout le monde revient. Je ne peux même plus partir pour toujours. Ils ont ouvert trop grand.

HANNA. Vous pouvez toujours ne pas revenir.

ALEX. Les armoires, elles, ne bougent pas. Elles sont à la Normannenstraße, avec mon nom dedans. Le pont n'y change rien.

(Alex pose le sac par terre, près de la porte.)

LENA. Tu sais ce qu'il y a d'écrit à la fin de ton carnet ?

ALEX. Bougie.

LENA. Pendant dix-neuf mois.

ALEX. Je ne savais pas quoi écrire d'autre. Il fallait bien que j'écrive quelque chose sur cet étage. Il n'y avait plus que ça, la nuit, à votre fenêtre. Un jour, l'homme de la Frankfurter Allee m'a dit d'arrêter de la noter. Il a dit : une bougie, ce n'est pas un renseignement. J'ai continué à l'écrire quand même. Dans le carnet. Pas pour lui.

LENA. Pour qui ?

ALEX. Je ne sais pas. Pour que quelqu'un l'ait vue.

(Lena prend le carnet sur la table, le serre avec l'élastique.)

LENA. Je le garde.

ALEX. Il est à toi.

LENA. Il n'est pas à moi. Il est à toi. Je le garde. Quand ils ouvriront les armoires, je poserai les deux côte à côte, le tien et le leur. Je regarderai si tu as tout recopié.

ALEX. J'ai tout recopié.

LENA. On verra.

ALEX. Oui. On verra.

LENA. Le 3 mars, tu as vu la voiture grise. Tu l'as écrit.

ALEX. Oui.

LENA. Et le 5 au matin, tu les as vus m'emmener.

ALEX. Oui.

LENA. Tout ce temps, tu savais que ce n'était pas toi. Le judas, tu le voyais aussi.

ALEX. Je le savais.

LENA. Tu aurais pu me le dire. Une ligne. Tu les écris si bien, les lignes.

ALEX. Et je t'aurais dit quoi ? Ta mère est rentrée tard dans une voiture grise ? Je n'en savais pas plus. Et tu avais raison de me regarder comme ça. Pas pour ce jour-là. Mais tu avais raison.

HANNA. Alex n'a rien dit, pour moi.

ALEX. Pour moi aussi. Si j'avais parlé de cette voiture, il aurait fallu dire d'où je la voyais.

(Lena met le carnet dans la poche de son manteau, à côté de l'enveloppe. Elle reboutonne le bouton du haut.)

LENA. Je vais voir.

HANNA. Où ?

LENA. De l'autre côté. Bornholmer, ou ailleurs. On dit que ça s'ouvre aussi à l'Invalidenstraße. Je marche jusqu'à ce que je trouve un endroit où ça passe.

HANNA. Et Tobias ?

LENA. Je ne sais pas s'il m'attend. Je ne sais pas si je l'attends. Je ne l'ai pas vu depuis trois ans et huit mois. Je ne sais même plus sa voix. Je sais la couleur de ses lacets parce qu'elle est écrite dans un carnet.

(Un temps.)

LENA. Tu viens ?

HANNA. Non.

LENA. Ils reviennent, Maman. Tu as entendu. On passe, on regarde, on boit un café de l'Ouest, et on rentre.

HANNA. Je sais.

LENA. Alors ?

HANNA. Va voir pour moi.

LENA. Ce n'est pas pareil.

HANNA. Non. Mais c'est ce que je peux.

(Un temps.)

HANNA. Rapporte-moi un bouton.

LENA. Un bouton.

HANNA. Pour ton manteau. Il en manque un en bas depuis l'hiver dernier. Là-bas, ils en ont sûrement, des comme ça.

LENA. À minuit, les merceries sont fermées. Même chez eux.

HANNA. Alors demain.

(Un temps.)

LENA. Demain.

(Lena va à la porte, sans le sac en plastique. Elle s'arrête, sort sa clé de sa poche, la regarde.)

HANNA. Tu as ta clé.

LENA. J'ai ma clé.

(Elle remet la clé dans sa poche. Elle regarde Alex.)

LENA. Tu viens, ou tu restes à la fenêtre de l'escalier ?

ALEX. Avec toi ?

LENA. Devant. Pas avec moi. Devant moi. Que je te voie.

(Alex regarde le sac près de la porte.)

ALEX. Je peux le laisser là ? Jusqu'à demain.

HANNA. Je garde tout. Vous le savez.

ALEX. Je le sais.

(Alex sort, sans le sac. Lena reste un instant sur le seuil.)

LENA. Je reviens.

(Elle sort. La porte se referme. Leurs pas dans l'escalier, ensemble, puis seulement le bruit de la rue.)

(Hanna est seule. Elle ouvre la fenêtre. Le bruit entre : des klaxons, des voix, quelqu'un chante. Elle va au tiroir du buffet, prend une bougie, une boîte d'allumettes. Elle pose la bougie sur le rebord, derrière la vitre, et referme la fenêtre. Elle frotte une allumette, allume la bougie.)

(Elle prend son manteau au portemanteau, l'enfile, le boutonne jusqu'en haut. Elle s'assoit sur une chaise, face à la fenêtre, les mains sur les genoux. La lumière de la pièce baisse. Il ne reste que la bougie.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.